

Ethan
CANIN

AMERICA
AMERICA

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Schwaller



Titre original :
America America

Éditeur original :
Random House, Random House Inc., New York

© original : Ethan Canin, 2008
ISBN original : 978-0-679-45680-3

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, avril 2010

ISBN : 978-2-84893-072-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

*Pour Misha, Ayla,
Aniela et Barbara*

UN

CHAPITRE I

2006

Quand on a été impliqué dans une affaire comme ça, peu importe les années écoulées, peu importe depuis combien de temps personne n'en parle plus dans les médias, on est condamné à continuer de chercher. À être sur le qui-vive, d'une façon ou d'une autre, chaque jour de sa vie. À guetter l'entrefilet en dernière page du journal. L'inconnu à la soirée ou la lettre étrange dans la boîte. Le silence éloquent au bout du fil. La terrible résurgence de ce qui, selon toute vraisemblance, ne va jamais refaire surface.

En fait, je n'aurais jamais cru être celui qui la ferait resurgir après tout ce temps. Celui qui, finalement, tenterait de l'expliquer. D'expliquer ce que j'en sais tout au moins, même si ce n'est qu'une partie de l'histoire. Je peux seulement essayer de deviner le reste. Mais ça fait maintenant la moitié de ma vie que j'essaie de le deviner et je pense avoir quelque peu réussi.

Honnêtement, j'ignore ce qu'il en sortira : qui sera blessé par ce que je dis et qui, d'une certaine manière, sera soulagé. Ce n'est pas seulement parce que le sénateur Henry Bonwiller est mort. Sa mort a été une triste nou-

velle, bien sûr, mais ce n'est pas la seule raison qui m'a poussé à raconter cette histoire. L'autre, ce sont mes enfants. J'en suis certain. Nous avons trois filles, l'une est à peine plus âgée que je l'étais à l'époque où ces événements se sont produits, et je dois dire que je suis soulagé à l'idée que rien de tel n'a jamais assombri un seul jour de leur vie ; mais je sais aussi qu'on ne cesse de redouter que cela arrive. Si les enfants ne vous font pas voir les choses autrement – d'abord lorsqu'on les met au monde, puis lorsqu'on les regarde faire leur chemin dans ce monde –, alors c'est sans espoir.

La foule réunie à l'enterrement du sénateur Bonwiller était encore plus dense que je l'imaginai. Probablement six cents personnes à l'éloge funèbre du matin ; plus si on compte les gens qui n'étaient pas invités, attroupés sur le trottoir devant l'église Sainte-Anne à l'ombre des sycomores et qui s'éventaient avec leurs journaux. Et au moins un millier l'après-midi à l'enterrement, ouvert au public, au cimetière Saint-Gabriel, un endroit situé non loin de la ville et où il ne faisait guère plus frais. Le cimetière Saint-Gabriel se trouve dans la commune d'Islington, et bien qu'aucun autre homme célèbre n'y soit enterré, Islington est le lieu où est né et a vécu le sénateur Bonwiller jusqu'à ce que l'ambition le pousse à partir ; j'imagine qu'il souhaitait y reposer. C'est également ici que reposent ses parents et ses frères. Sa femme est enterrée à plus de mille kilomètres de là, à Savannah, en Géorgie, auprès de ses propres parents, et cela a dû provoquer pas mal de rumeurs. Henry Bonwiller était un homme compliqué, pour le moins. Je l'ai connu, dans une certaine mesure. Pas suffisamment pour pouvoir dire ce qu'il aurait pensé de l'organisation de ses funérailles, mais plus qu'assez pour savoir qu'il aurait été content de rassembler une telle foule.

C'était un samedi, fin septembre. Une vague de chaleur avait grillé toutes les pelouses de l'État et une odeur de

pommes pourries montait de la prairie. La mise en terre venait de se terminer, et nous étions encore tous attroupés à l'ombre des grands chênes à gros fruits dont les troncs imposants se dressent sur la pelouse du cimetière à intervalles réguliers, comme d'un commun accord. D'autres accords semblaient avoir été passés. Le *New York Times* avait réservé sa une et trois colonnes de sa rubrique nécrologique à cette nouvelle, mais son article n'incluait qu'un seul paragraphe sur Anodyne Energy et guère plus sur l'échangeur de Stepan. Le *Boston Globe* avait publié un éditorial en première page sous le titre « Le pays en deuil » et terminait par : « Cela marque le terme d'une période plus humaine. » Mais il mentionnait à peine l'un ou l'autre épisode.

Je ne couvrais pas l'événement pour le *Speaker-Sentinel* – j'assistais à l'enterrement à titre personnel –, néanmoins j'aidais l'une de nos jeunes recrues, une lycéenne en stage d'un naturel désinvolte, qui était arrivée en tenue décontractée et n'avait sans doute jamais entendu parler de la moitié des personnalités présentes. Le sénateur Bonwiller était mort à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et les médias ne s'intéressaient plus à lui depuis une quinzaine d'années, mais la foule rassemblait plus d'une douzaine de sénateurs, deux juges de la Cour suprême, les gouverneurs de l'État de New York et du Connecticut, et assez d'avocats, de juges et de députés pour remplir la prison du comté. Se trouvait également là, semblait-il, une brigade d'officiers de police à la retraite, arborant leurs vieux uniformes de parade à galons satinés. Mais à voir tant d'entre eux appuyés sur des cannes ou assis dans des fauteuils roulants, on aurait pu croire qu'Henry Bonwiller avait été un petit avocat de province sans importance et non un homme qui, si la balance du destin avait penché de l'autre côté, aurait pu devenir président des États-Unis.

La stagiaire du *Speaker-Sentinel* s'appelait Trieste Millbury. Trieste et moi avons eu notre lot de prises de bec

depuis son arrivée au journal, et, à vrai dire, cet après-midi-là je regrettais de ne pas travailler dans une plus grosse boîte, où le rédacteur en chef ne se retrouverait pas à un enterrement avec sa stagiaire. Mais c'est ainsi que fonctionne le *Speaker-Sentinel* : nous aimons que des gens de chez nous couvrent les événements, même si les agences de presse nous ôtent toute liberté de mouvement. Nous sommes le dernier des quotidiens locaux à ne pas avoir été vendu à McClatchy, Gannett ou Murdoch, et bien que nous ayons récemment cessé de paraître le dimanche, nous sortons une très bonne édition du matin les six autres jours de la semaine, un journal que nous écrivons nous-mêmes et ce depuis plus d'un siècle. J'en suis fier.

Même si je me doute que cela aussi arrive à son terme. Ça se passe comme ça par ici, dans le comté de Carrol. Il y a maintenant dix ans que la droguerie porte le nom de Delaney & Sons et la boulangerie celui de Cleary Brothers, quinze que le Starbucks du Carrol Center a convaincu les descendants des agriculteurs hollandais de parler italien à la caisse. Le sénateur Bonwiller est l'homme qui a su attirer IBM, et après l'arrivée d'IBM il n'a pas fallu longtemps pour que suivent DuPont, Trane, puis Siemens. Et cela a marqué pour nous le début d'une ère nouvelle, avec l'installation d'autres grandes enseignes et l'annonce de l'ouverture d'un Ikea au printemps, ici, dans le Nord, qui était jadis une campagne reculée. Beaucoup de gens sont reconnaissants à Henry Bonwiller de leur avoir apporté ça. Et beaucoup ne le sont pas.

Les parents de Trieste Millbury, je pense, comptent parmi ces derniers. Elle habite avec eux sur des terres agricoles abandonnées à une quinzaine de kilomètres au nord de la ville, dans une caravane installée au bord d'un ancien marécage asséché, puis réhabilité dans les années 1980 après l'adoption de la loi sur la protection des marais (l'œuvre du sénateur Bonwiller, encore une fois).

Cette partie du comté n'a pas connu l'essor de certaines régions plus au sud, qui sont à présent parsemées de ranchs, de grands domaines et de granges traditionnelles peintes en rouge. Malgré tout, il n'y a pas beaucoup d'autres caravanes à l'endroit où habitent les Millbury. Ce sont des gens instruits – le père de Trieste était autrefois ingénieur chez DuPont –, mais Trieste, je pense, est la seule de la famille à aller travailler le matin.

Son travail, aux funérailles, consistait à aider notre journaliste. Celui-ci allait rédiger l'article et Trieste se chargerait de l'encart. Elle était libre de choisir son sujet, je le lui ai dit après la mise en terre, et si elle se débrouillait bien, je le publierais dans l'édition du lundi.

« Je pourrai le signer ? C'est ça, monsieur ? C'est juste pour être sûre.

– Si le papier est bon, c'est d'accord. »

Il devait faire pas loin de quarante degrés et nous nous dirigeons vers les rafraîchissements. Ma femme et mon père avaient eux aussi assisté à la cérémonie, mais ils s'étaient déjà réfugiés dans le bâtiment de pierre à l'entrée pour échapper à la chaleur. Au buffet un serveur déchirait les emballages des bouteilles d'eau gazeuse, et Trieste en a pris une pour chacun de nous.

« Si ce que j'écris n'est pas bon, monsieur, a-t-elle dit en m'en tendant une, je n'aurai pas envie de voir ma signature dessous.

– Oui, sans doute. »

Elle a souri.

« J'imagine que certains de ces hommes sont célèbres, a-t-elle poursuivi. Mais je ne sais pas qui c'est.

– Alors comment sais-tu qu'ils sont célèbres ?

– En les regardant. Ils paraissent plus grands que le commun des mortels. »

J'ai bu un coup.

« Les hommes puissants sont comme tout le monde, ai-je dit. Ils enfilent leurs pantalons une jambe après l'autre. »

Elle a souri à nouveau, une habitude qu'elle avait et une qualité chez un journaliste.

« C'est une chose que disait votre père, monsieur ? Je crois l'avoir vu à la cérémonie, non ? »

– C'est vrai, en effet.

– Mon père le dit aussi. » Elle a bu une gorgée d'eau. « Mais ma mère n'est pas d'accord. Elle pense que les hommes puissants doivent les enfiler plus vite.

– Trieste, ai-je dit, le sénateur Bonwiller a beaucoup compté dans ma vie. Je vais avoir envie de passer un peu de temps seul ici aujourd'hui.

– Je comprends, monsieur. Vous voyez quelqu'un en particulier que je suis censée reconnaître ?

– Que penses-tu du gouverneur ? ai-je répondu en le désignant dans la foule. C'est un bon début. Et il y a tout un tas de membres du Congrès. Mais tu vas devoir fouiner un peu toute seule, Trieste. Trouve quelqu'un à qui poser des questions. Ça fait partie du métier de journaliste. C'est plus fiable que la taille des gens.

– Compris. Cette eau est bien fraîche, monsieur, n'est-ce pas ? Ça réveille. » Elle m'a regardé. « Mais je vais vous laisser seul maintenant, d'accord ? »

– Merci, Trieste. C'est gentil. Au fait, ai-je ajouté, regarde autour de toi. Tout le monde porte un costume ou une robe noire. On est à l'enterrement d'un sénateur.

– Je sais, a-t-elle dit en s'éloignant vers la foule, mais comme ça, au moins, vous pouvez me repérer facilement. »



Toute sa vie Henry Bonwiller s'était fait des amis et des ennemis puissants, et, en me mêlant à la foule, j'ai vu qu'il s'agissait des composantes à parts égales de cette assemblée

en deuil ; cependant ces personnes étaient unies non par leur affection ou leur haine pour cet homme, mais plutôt parce qu'elles partageaient sans doute des souvenirs forts de ce qu'avait été le pays à l'époque du sénateur, et aussi parce que, à l'évidence, leur vie se trouvait maintenant derrière elles. J'ai déjà parlé des cannes et des fauteuils roulants. Quand j'étais jeune, j'avais entendu le sénateur Bonwiller dire qu'il préférerait ses ennemis car il n'avait jamais à douter de leur sincérité ; mais en me promenant à travers la foule, j'avais envie de lui rétorquer que, finalement, c'était peut-être aussi une erreur de jugement. Les hommes et les femmes qui l'avaient affronté – ceux qui avaient tenté de le démolir dans leurs éditoriaux, leurs lettres et leurs rumeurs de soirées mondaines – côtoyaient ici ceux qui lui envoyaient des cadeaux de Noël tous les ans et des chèques à chaque campagne, et tous avaient l'air aussi affectés par son décès. Sans trop savoir pourquoi, j'avais l'impression qu'ils lui avaient tous pardonné. Qu'ils s'étaient tous aussi pardonnés eux-mêmes, maintenant que la dégringolade était terminée.

En me promenant dans la foule, j'ai également vu que Trieste, qui était sur terre depuis encore moins longtemps que ma fille cadette, avait tout à fait raison ; les hommes que je reconnaissais, ceux qui étaient encore au cœur de l'action, étaient exactement tels qu'elle les avait décrits : plus grands que nature. Les sénateurs et les gouverneurs, et même les membres du Parlement. Quelque chose brillait encore en eux. Une lumière qu'ils dégageaient et qui les faisait paraître plus imposants aux yeux de leur entourage.

Dirk Bonwiller, le fils du sénateur, se frayait un chemin à travers l'assistance. C'était lui qui avait prononcé le panégyrique du matin à l'église Sainte-Anne, et il ne m'avait fallu qu'une minute pour comprendre qu'il n'allait pas tarder à briguer lui-même un mandat. En tant qu'orateur, il était aussi aguerri que son père – les mêmes

pauses prolongées, les mêmes murmures de basse, les mêmes répétitions poétiques de certaines expressions –, et pourtant je dois dire que même si l'objet de son éloge avait été le plus grand démocrate du Congrès américain depuis Sam Rayburn et le défenseur de toutes les causes jamais défendues par les gens défavorisés, les ouvriers et les syndicats, on aurait facilement pu oublier qu'il parlait de son père. Il y avait des points politiques dans l'éloge funèbre prononcé par Dirk Bonwiller (trois ou quatre). Voilà comment fonctionne cette famille.

Dirk est un homme séduisant à l'image de son père, avec une stature imposante et un large visage profondément expressif, semblant déjà sous les projecteurs d'un studio de télé. Même à ce moment-là, après l'homélie, la prière et la symbolique pelletée de terre dans la tombe, ce visage singulier produisait déjà son effet tandis qu'il évoluait au-dessus du fourré de chapeaux noirs des personnes endeuillées. J'étais autrefois capable de repérer Henry Bonwiller de la même façon, grâce à ce visage chatoyant fendant la foule telle la mitre d'un évêque surplombant la congrégation.

Je suis moi-même grand, et quand le fils du sénateur est passé près de moi, je me suis faufilé jusqu'à lui et j'ai dit :

« Beau discours ce matin, monsieur Bonwiller. Il aurait plu à votre père. » J'ai tendu la main au-dessus de la foule. « Corey Sifter. Je suis navré de ce qui est arrivé.

– Oui, je sais, je sais. Le *Speaker-Sentinel* est un bon journal. C'est à peu près le dernier.

– Vos conseillers vous ont bien briefé.

– Pas du tout. Je connais votre travail. Nous avons toujours apprécié votre soutien. » Il a baissé ses lunettes pour pouvoir me regarder par-dessus les verres. « J'espère que nous pouvons continuer à compter dessus. »

Puis quelqu'un l'a entraîné plus loin.

Pas exactement une conversation d'enterrement, je dois dire, mais assez flatteuse. Le siège de notre député est

occupé par un républicain depuis trois mandats, car la moitié ouest de l'État est devenue plus conservatrice, mais Dirk Bonwiller a au moins une chance sur deux d'être élu. Et après, qui sait ce qu'il fera ? Il dirige l'alliance pour la préservation des terres agricoles à Albany, siège au conseil de la commission pour la réhabilitation du Bronx, et il a prononcé à Rochester un discours lors de la convention de la plus grande fédération syndicale américaine ; il possède une maison dans le coin ainsi qu'un hôtel particulier à Brooklyn, et il passe ses vacances au bord du lac Ontario, près de Sackets Harbor ; inutile d'être un génie pour voir qu'il devrait séduire tous les courants du Parti démocrate de l'État quand son heure viendra.

Il y a derrière le cimetière une réserve naturelle située au milieu de terres qui, grâce à une loi proposée par Henry Bonwiller, ont été rendues à leur état initial de marécages quand les biologistes ont enfin compris ce que les pionniers hollandais avaient fait en les asséchant, et pour m'éloigner de la foule, je suis parti dans cette direction. Je ne suis pas un solitaire – un solitaire ne tiendrait pas un mois dans mon boulot –, mais ma femme était venue avec sa propre voiture et mon père serait ravi de rentrer à la maison avec elle. Ils ne connaissaient pas le sénateur comme je l'avais connu.

Quand je suis arrivé dans la réserve, j'ai vu qu'il y avait des oiseaux en grand nombre et que la terre ne semblait jamais avoir été autre chose que ce qu'elle était à présent : un marécage de roseaux et de saules moucheté de taches de nénuphars et de mauve fatiguée. Comme disent ceux qui critiquent le sénateur : il nous a fallu trois siècles pour revenir au point de départ. Une grue du Canada volait au ras des broussailles. L'entrée de la réserve proprement dite se trouve au pied d'une petite arête partant du plateau où s'étend le cimetière, et derrière moi, en la franchissant, j'apercevais seulement le haut des bus qui sortaient du parking pour prendre

la nationale. Depuis la cuvette où je me trouvais, j'entendais une grenouille-taureau solitaire que je ne parvenais pas à voir dans l'étendue de boue agitée par des insectes aquatiques et des tiges aux oscillations mystérieuses. Des allées longent les bords des étangs, des lattes de cèdre argenté grossièrement équarries, fixées les unes aux autres à quelques centimètres seulement de la surface de l'eau ; j'ai suivi l'une d'elles. Parfois, un poisson-chat retournait promptement dans les profondeurs. À cinq cents mètres derrière moi des gens ayant assisté à l'enterrement traînaient encore, mais depuis le creux où je me trouvais, je ne les voyais pas ; j'ai traversé le marais central caché dans les roseaux jusqu'aux épaules, puis j'ai grimpé en direction de la crête qui domine la crique. Au sommet, je me suis assis sur un banc sous un gigantesque chêne à gros fruits plus large que haut, dont les racines formaient un squelette au long épaulement de terre qui surplombe la moitié du comté de Carrol.

Ce à quoi on ne s'attend pas, c'est la façon dont les enfants changent votre passé. C'est ça, le truc. Tout le monde sait qu'ils changent votre avenir, mais les voir aussi innocents – dans leurs berceaux, puis sur leurs vélos et ensuite dans leurs voitures, à leurs matchs de foot, puis à leurs concerts et en un rien de temps à leurs remises de diplômes et à leurs mariages –, les voir franchir toutes ces étapes, c'est savoir que tout ce que l'on a fait, chaque chose à laquelle on a pris part, a également une autre signification, à la fois plus forte et plus terrible que celle qu'on connaissait. Il ne s'agit pas seulement de la signification que ces événements ont eue pour vous, mais aussi pour les enfants des autres. C'est ce qui me venait à l'esprit à ce moment-là. Cette implacable vérité. Le fait que tous nos actes – qu'il s'agisse d'honneur, de duplicité, de vénalité, de déchéance – aient deux vies. Je peux seulement m'émerveiller de l'indulgence de mes propres parents et des autres personnages de cette histoire.

Notre ville se trouve à une demi-heure du lac Érié et guère plus loin du lac Ontario. À une certaine altitude, on remarque la clarté maritime du ciel et cette qualité particulière de l'air : une note côtière dans les vents même si l'on est à plus de six cents kilomètres de l'Atlantique. Mon ascension avait duré un bon quart d'heure. À l'est, je ne voyais que quelques voitures encore garées sur le parking. Devant moi, en direction de Masaguint, où Trieste Millbury vit avec ses parents, les premières esquisses d'une couche de stratus se formaient. À mes yeux, ces nuages donnent au ciel diurne une dimension impressionnante, éclairés par en dessous à cette heure de la journée telles des bandes réfléchissantes argentées, sans pour autant boucher la vue comme les cumulus plus typiques le font ici en automne, avec leurs étendues d'un blanc laiteux et leurs averses diluviennes. Je jouissais d'une vue à trois cent soixante degrés. D'ici deux heures le ciel au-dessus de Masaguint formerait un trou noir dans l'horizon, désormais partout ailleurs éclairé d'Islington à Stepan. C'est un autre sujet dont traite cette histoire, je pense : l'impossibilité de revenir en arrière.

Je me suis levé du banc. Masaguint se trouvait à présent derrière moi, le cimetière devant. J'imagine que les promoteurs immobiliers ne vont pas tarder à s'approprier les dernières parcelles de terrain. Ce qui reste, la partie où habite Trieste, est encastré entre des rochers gros comme des voitures, venus du glacier ; mais aujourd'hui cela n'empêche personne de construire. Ils appelleront sûrement les lotissements « le Domaine des Roches » ou « le Ruisseau des Moraines », et ils transformeront les énormes pierres enterrées en colonnes encadrant les entrées ou les redresseront pour y graver les numéros des maisons. Certains pensent que ça n'arrivera pas avant dix ans ; mais je crois que ça viendra plus tôt.

À mon retour, le cimetière était presque vide. Deux employés des pompes funèbres en costume élimé empilaient des chaises, et de derrière la colline qui s'élevait au loin un tracteur était apparu : les fossoyeurs. J'ai pris tout mon temps pour regarder, en traversant les pontons qui enjambent le marais. Ma dernière image du sénateur Henry Bonwiller.

Le monticule de terre se dressait entre nous. Le tracteur a ralenti et un homme a sauté du godet, après quoi le conducteur a commencé de pousser le tas vers la tombe. Je me suis réfugié sous l'un des chênes. Même lorsqu'ils enterrent un sénateur, les fossoyeurs jurent, crachent et font tomber la cendre de leurs cigarettes dans l'herbe – ils en ont d'ailleurs allumé une sitôt après avoir rebouché le trou. Ensuite, ils ont pris leurs outils pour effectuer un travail assez délicat : aplanir la terre inégale au niveau de la pelouse. Henry Bonwiller avait toujours été l'ami de l'ouvrier.

Après avoir terminé, ils sont remontés dans le tracteur pour retourner derrière la colline, et c'est à ce moment-là qu'un autre homme est arrivé. D'une démarche saccadée il est sorti de derrière un arbre et a traversé la pelouse en boitant pour aller vers la tombe, traînant la jambe derrière lui à tel point qu'il devait la balancer autour de sa canne. C'est comme ça que je l'ai reconnu, en fait : sa claudication et le pommeau sculpté de sa canne.

Devant la tombe il s'est arrêté et a regardé autour de lui, puis il a baissé la tête. Il était aussi vieux que le sénateur, mais même de loin je remarquais une espèce de détermination farouche sur son visage typiquement américain, comme on en voit de moins en moins par ici. Sans vouloir paraître intéressé, s'il avait enlevé son chapeau, il aurait fait une bonne photo de une.

Il était épuisé, mais c'était le dernier debout.

On entendait des étourneaux dans les arbres. Mais quelques minutes plus tard le grondement du moteur a repris, et un moment après le tracteur est réapparu sur la

berme, cette fois-ci avec le rouleau de gazon. Il a traversé le terrain et s'est arrêté à quelques mètres derrière l'homme. Mais celui-ci ne s'est pas retourné. Je devinais que les fossoyeurs ne savaient pas quoi faire. Le conducteur a coupé le moteur. On a alors entendu une radio diffuser un débat virulent – cela signera l'arrêt de mort des journaux comme le mien –, jusqu'à ce qu'il tende le bras pour l'éteindre aussi. Il est ensuite resté sur son siège pendant que son assistant descendait du godet, puis se tournait de l'autre côté. J'imagine qu'ils étaient contents d'avoir une minute de plus pour fumer.

Le conducteur a fini par descendre de son siège et les deux hommes ont entrepris de remettre le gazon en place. Ils ont habillé toute la longueur de la tombe de carrés de gazon, avec soin, utilisant des canifs pour couper les derniers morceaux aux bonnes dimensions. Mais c'est seulement quand ils ont terminé et retraversé la pelouse sur leur tracteur que l'homme a fini par lever les yeux ; et quand je suis sorti de derrière l'arbre, il m'a regardé aussi, mais un instant seulement. Nous devions nous trouver à quinze mètres l'un de l'autre, mais je suis certain qu'il ignorait qui j'étais. J'ai tout de même jeté un regard poli sur son visage, puis sur la tête de canard qui ornait sa canne. J'ai fait deux pas de plus et j'ai alors vu que sa femme était là, elle aussi, debout derrière un arbre. Elle paraissait anéantie, je dois dire, et lorsqu'elle m'a vu la regarder, elle a agité un bras pour me faire signe de partir.

C'est en me retournant que j'ai vu son mari un genou à terre, et même si je me trouvais assez loin, j'ai compris qu'il pleurait.

C'était terminé. La fin tranquille de toute cette histoire.

Il n'y avait désormais plus personne d'autre en vie qui soit au courant.